Document generated on 04/24/2024 8:23 p.m.

24 images

Le rendez-vous manqué des acteurs et du cinéma québécois

Marco de Blois

Number 105, Winter 2001

Le cinéma québécois aux rayons X

URI: https://id.erudit.org/iderudit/24050ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this article

de Blois, M. (2001). Le rendez-vous manqué des acteurs et du cinéma québécois. *24 images*, (105), 24–24.

Tous droits réservés © 24 images, 2000

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Le rendez-vous manqué des acteurs et du cinéma québécois

Les jeunes comédiens connaissent mal le cinéma. Demandez-leur leur opinion: la plupart vous répondront que c'est au théâtre qu'ils ont l'impression de pouvoir travailler sérieusement et d'exercer véritablement leur art. Une institution comme l'École nationale de théâtre, la plus prestigieuse en son genre au Québec, n'offre qu'une très brève formation, en fin d'études, sur le travail devant la caméra. Pas surprenant alors que les jeunes acteurs considèrent avant tout le cinéma (et la télé, et la publicité, ce qui est souvent la même chose: mêmes techniciens, mêmes réalisateurs...) comme un excellent moyen de boucler leurs fins de mois. Un travail vite fait, peu compliqué et bien payé. Et on peut difficilement leur donner tort.

Guy L'Écuyer (ici dans ***Au clair de la lune*** d'André Forcier), un des plus grands acteurs de cinéma que le Québec a connus.

De fait, il est peut-être plus juste de tourner l'affirmation à l'envers: les jeunes comédiens connaissent peut-être trop bien le cinéma québécois actuel, car ils savent qu'il ne sait pas répondre au besoin de temps et d'espace (de temps, surtout) qu'exige leur formation. Ainsi, combien de films sont tournés en catastrophe, à un rythme infernal et avec peu de préparation ! Par exemple, on apprenait dans le quotidien *La Presse* du 7 octobre que la nouvelle production de Cinémaginaire, ***La nuit de noces***, compte 16 premiers rôles pour 28 jours de tournage. Cet exemple, certes extrême, a néanmoins l'avantage de résumer la situation: peu de temps pour approfondir un personnage, obligation de jouer vite et efficacement (selon les normes télévisuelles). Normal que les diplômés se lancent d'abord sur les planches.

Une série de facteurs peuvent servir à expliquer ces rendez-vous manqués. D'abord, les conditions de tournage rendent impossibles le travail soutenu avec un acteur. Et à cause de ce manque de temps, les seconds rôles sont négligés et les figurants, dirigés comme du bétail par un assistant réalisateur. (Il serait impossible à un Tati ou un Polanski de travailler sur un plateau de tournage québécois.) Ensuite, bien des scénarios sont écrits de manière à tout dire, tout exprimer, avec une clarté simpliste, de sorte que l'acteur n'a plus d'espace pour faire ce pour quoi il existe, c'est-à-dire interpréter et multiplier les couches de sens au fil de plusieurs prises sous l'œil attentif et l'attention active du metteur en scène. Finalement, les acteurs eux-mêmes, à cause de l'influence forte exercée par la télévision (et principalement le téléroman), deviennent facilement prisonniers de tics qui ne demandent aucun travail sur le corps et encore moins un point de vue particulier sur un texte (un phénomène qui s'accroît depuis ***Eldorado*** et que l'on remarque même au théâtre). Et ajoutons à cela que le cinéma, à cause des pratiques du casting et des «recommandations» (l'euphémisme est volontaire) formulées par les distributeurs et diffuseurs, reste peu ouvert aux nouveaux visages et aux physionomies différentes. Parfois, on a l'impression que presque tous les films québécois racontent l'histoire «d'un beau gars ou d'une belle fille de 28 ans»...

A-t-on ainsi remarqué que le monde du cinéma est resté étranger au torrent d'éloges ayant suivi la mort de l'acteur Jean-Louis Millette? Seuls le théâtre et la télévision se sont sentis concernés. En fait, le grand rendez-vous de Millette et du cinéma n'a jamais eu lieu. Facile à comprendre: un film doit dépasser l'immédiate efficacité de ses images pour pouvoir accueillir en son sein un acteur aussi complexe et singulier que lui. Un scénario simpliste, qui ne recèle aucun mystère et qui ne va pas plus loin que l'énoncé de son anecdote ne peut pas non plus faire grand-chose pour un acteur. Dans le cas de Millette, son apparence physique peu commune, sa diction précise, son intelligence à comprendre un texte, son âge se heurtaient aux standards de casting actuels, qui privilégient un réalisme rassurant et un look Pepsodent. On l'a vu à l'écran chez Lepage et chez Simoneau, mais il y comblait des deuxièmes rôles quelconques, jouant sur un mode attendu (quoique avec talent) en reprenant les traits de l'habituel personnage ténébreux, mystérieux et glacial qui a fait son succès...

Tout cela peut permettre de comprendre pourquoi certains comédiens, brillants au théâtre, restent l'ombre d'eux-mêmes au cinéma. On rêve que le cinéma québécois ait dans ses rangs des gens de la trempe de Denis Marleau ou de Brigitte Haentjens. Car pour apprécier le talent des Pascale Montpetit, Marc Béland, Andrée Lachapelle, Gérard Poirier et Anne-Marie Cadieux, il faut aller au théâtre, pas dans un multiplex.

Le cinéma québécois s'intéresse si peu aux acteurs que seuls quelques rares francs-tireurs comme Guy L'Écuyer ont réussi à laisser leur empreinte sur lui. ■

MARCO DE BLOIS